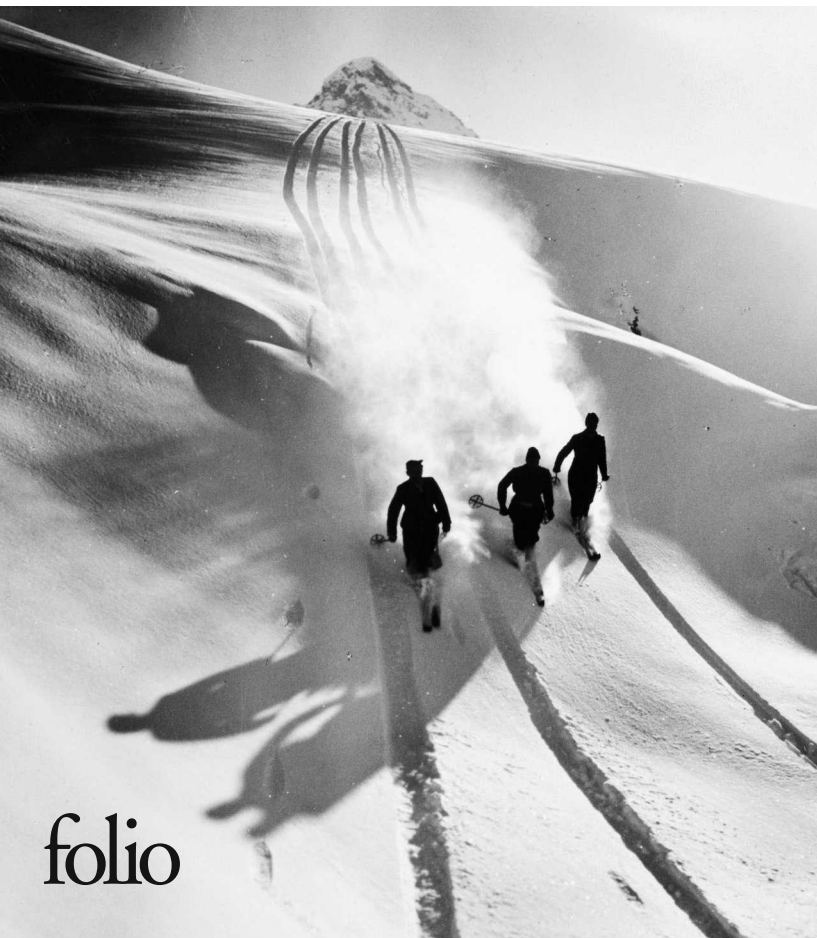


Laurence Cossé

Nuit sur la neige



folio

COLLECTION FOLIO

Laurence Cossé

Nuit sur la neige

Gallimard

Couverture : Photo © Bettmann / Getty Images (détail).

© Éditions Gallimard, 2018.

Laurence Cossé est l'auteur de treize romans, dont *Le coin du voile*, *Au Bon Roman*, *La Grande Arche*, de nouvelles, de pièces pour le théâtre et la radio. Elle a obtenu en 2015 le Grand Prix de littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.

Il se tenait un peu à l'écart, sur la réserve, amusé. Je me souviens très bien du premier jour où je l'ai vu. La rentrée venait d'avoir lieu, nous élisions les délégués de classe. Quatre ou cinq d'entre nous tenaient visiblement à être élus et se présentaient à leur avantage. Ils savaient déjà ce qui manquerait aux élèves, les libertés dont la privation nous énerverait, ce qu'ils devraient demander et redemander aux jésuites : ils seraient fermes devant le préfet, ils ne craignaient personne. Je les vois encore, Brac, Duperrier, Moreau, Legay, dont j'apprenais les noms et qui devaient rester les plus en vue, les plus populaires de la classe.

Conrad les écoutait sans rien dire. C'était le genre de garçon dont je me tenais loin. Je ne pouvais sympathiser qu'avec les doux. L'inquiétude faisait le fond de mon caractère et cela se voyait, me disaient les adultes qui me voulaient du bien et qui tâchaient de me convaincre qu'en m'appliquant à paraître plus assuré je le deviendrais.

Nous avons presque tous des visages indéterminés d'adolescents non dégrossis. Conrad était le seul dont les traits avaient l'air taillés dans du bois – je n'aurais pas su dire s'ils étaient beaux ou non.

Quel étrange composé, la mémoire, fluide et fuyant à la manière du mercure, avec des éléments plus solides que le silex. La précision de certains souvenirs... Il y a des phrases entières que j'entends comme si c'était hier qu'elles m'avaient cloué sur place. Je suis sûr d'elles au mot près. Des expressions sur un visage, glaçantes, des gestes. Et il y a d'énormes trous, des cratères où ont disparu des mois entiers avec les lieux qui leur servaient de cadre, des quantités de gens – sans doute les moments heureux et les personnes inoffensives; car les plages paisibles s'enfoncent dans l'oubli quand les heures atroces ne perdent rien de leur tranchant, quel que soit le nombre des décennies qui nous en séparent, ou sont supposées nous en séparer. Et dans les heures atroces, je compte pour ma part les quelques instants de joie folle dont j'ai eu conscience en les vivant qu'ils étaient fulgurants et qu'ils allaient s'éteindre aussi brutalement qu'ils m'avaient ébloui.

Conrad semblait ne connaître personne à l'école. Ce n'était pas mon cas, j'aurais dû en tirer un peu d'aplomb. Onze élèves de Stan avaient été admis dans plusieurs « prépas » de Verbiest. Deux d'entre eux étaient avec moi en

piston, l'une des classes préparant aux écoles d'ingénieurs, dont un garçon joufflu et soupe au lait, Guy Marvel, que je connaissais bien pour m'être trouvé avec lui en première et en mathématiques.

Être pris à Verbiest – que tout le monde appelait la BJ, la boîte jèze, y compris les jésuites et les professeurs – était considéré comme un premier succès. Ceux qui y faisaient leur prépa avaient de bonnes chances d'entrer dans une de ces grandes écoles dont les familles de la bourgeoisie rêvaient pour leurs fils. La moitié des élèves venaient de la région parisienne, pas plus. Pour les Parisiens dans mon genre, c'était un changement d'avoir des camarades qui ne juraient que par des villes de province dont ils souffraient d'être éloignés.

Nous savions depuis longtemps à quoi nous en tenir sur la rusticité des conditions de vie des internes. Nous étions nombreux à avoir des frères, des cousins, des amis, des oncles et souvent un père passés par la BJ avant nous. Nous avions tout de même été surpris par le nombre de lits dans chaque dortoir, si proches qu'on passait à peine entre eux, par la vétusté des salles de bains, des pièces sans chauffage où s'aligeaient des lavabos ébréchés, par les linoléums hors d'âge des parties communes, par les repas tout juste comestibles. Seul le parc était luxueux, autour de bâtiments en meulière. Nous connaissions notre régime de travail dans

les grandes lignes : nous ne sortirions de l'école que le jeudi après-midi et vingt-quatre heures le samedi et le dimanche, du samedi en fin de journée jusqu'à l'étude de six heures du soir le dimanche.

Mais il faisait très beau, en ces premiers jours de septembre, chaud comme en août, le bizutage commençait à peine et nous étions encore en forme.

Je garde un morne souvenir de ces dix jours de brimades rituelles que les jésuites semblaient ne pas voir alors qu'ils les suivaient de près. La liberté de mœurs était bien loin, en 1935, d'être ce qu'elle est aujourd'hui. Les véritables transgressions se faisaient dans l'ombre, du moins chez les très jeunes gens que nous étions. Le bizutage ne puisait qu'à une source, une gauloiserie quelquefois drôle et souvent grasse qui n'allait pas jusqu'à l'obscénité et n'était violente que rarement. Mais nous étions quand même, les bizuths, réveillés plusieurs fois par nuit, arrosés des pieds à la tête au moindre signe d'indocilité, tenus de traverser la cour à plat ventre, d'avaler des mixtures à vomir, de répéter des formules idiotes à la gloire de nos « anciens » et toute erreur était sanctionnée de cent pompes à faire sur-le-champ.

Dieu merci – ou merci, les jèzes, attentifs à ne pas laisser les anciens avoir barre sur les nouveaux du matin au soir – les cours avaient

commencé en même temps que le bizutage, de ce fait cantonné aux premières heures de la journée et au début de la soirée, aux moments des repas et aux récréations, sans compter les intermèdes nocturnes. Si bien que nous n'étions pas mécontents de pouvoir aller nous asseoir quelques heures d'affilée en cours de maths et de physique, et non moins, quand les professeurs nous lâchaient, d'oublier pour un temps l'angoisse qu'engendraient ces classes, tant la charge de travail était lourde et le niveau requis affolant, et de sortir nous exposer aux humiliations consacrées, à tout prendre moins dures.

Ces dix jours-là, nous étions dispensés d'éducation physique, comme on disait alors – les gesticulations forcées en tenaient lieu. On n'eut à déplorer cette année qu'une double fracture du tibia et du péroné, et la crise de larmes d'un *taupin* qui fut aussitôt surnommé « Fifi » par la totalité des élèves et devait abandonner Verbiest à Noël.

Vint le dixième et dernier jour du bizutage, un vendredi. Nous n'en pouvions plus, d'autant que les sorties étaient suspendues pendant cette initiation et que nous n'avions pas quitté la BJ depuis la rentrée. Le soir, une espèce de fête acheva de nous éreinter, une java entre garçons tous déguisés en filles, avec du vouvray tiède et des gâteaux roulés à volonté. La nuit qui suivit nous parut un rêve, sans réveil, sans cris, sans

tour du parc en pyjama au pas de course dans le noir.

Le samedi, très tôt, avant le petit déjeuner, pour la première fois on nous appela à « la douche ». Le mot était sans grand rapport avec la chose telle qu'elle se pratiquait alors à l'école. Nous étions invités à nous rendre au gymnase, au milieu du parc, en peignoir et chaussures, serviette et savon sous le bras. On nous mettait en rang et, chacun à son tour, nous sortions du bâtiment, déposions sur un banc peignoir, serviette et chaussures et, nus comme nous ne l'avions jamais été pour la plupart devant qui que ce soit, nous étions arrosés au jet par un des jardiniers de la BJ, de face puis de dos. La douche durait moins d'une minute, et il fallait se savonner à toute allure dans les premières secondes si l'on voulait être lavé par endroits et rincé. Dans l'ensemble, d'ailleurs, les élèves venaient sans savon et n'avaient qu'une idée, faire durer la corvée le moins longtemps possible. L'eau était froide, faut-il le préciser ?

Après les cours du matin et le déjeuner, ce jour-là, ce fut le premier des devoirs sur table qui allaient avoir lieu tous les samedis au même moment l'année entière. Un autre devoir était prévu le jeudi matin, dans le même but de nous maintenir attelés à notre travail jusqu'à l'heure où nous vaquerions, selon l'expression des jésuites. Il y avait en outre un concours blanc à la fin de chaque trimestre, cinq ou six jours

d'épreuves calquées sur celles du concours final, et qui fondaient pour l'essentiel la notation trimestrielle : le bulletin, où chacun regardait son classement avant tout, son rang dans la classe, autrement dit ses chances, au bout du compte.

Notre copie rendue, levant la tête et découvrant que la lumière avait changé et annonçait le soir, ce premier samedi comme ensuite tous les autres nous sommes remontés à la hâte aux dortoirs, nous avons fourré notre linge sale dans un sac – il était interdit d'emporter du travail – et filé sans perdre un instant par le porche exceptionnellement grand ouvert.

Les seuls à ne pas se presser étaient les quelques pensionnaires dont les parents habitaient loin, les provinciaux et fils de diplomates qui n'avaient pas de famille à Paris, et les rares élèves étrangers admis à Verbiest, pour la plupart des Nord-Africains très brillants que les salésiens du Maroc ou les Pères blancs de Tunis ou d'Alger avaient recommandé aux jésuites. Mais déjà le préfet, le père Maurin, avait été net : il comptait sur chacun de nous pour faire savoir à nos parents, le soir même, ou le lendemain, qu'il était de notre devoir et du leur de sortir ces internes éloignés de leurs proches : au-delà de la fin septembre il ne serait pas toléré qu'un seul élève reste le dimanche à l'école.

Les autres, les internes habitant Paris ou les environs, passaient déjà la porte sur la rue. Quatre-vingt-dix pour cent se dirigeaient vers la

Laurence Cossé

Nuit sur la neige

« Les instants de joie folle, j'ai eu conscience en les vivant qu'ils étaient fulgurants et qu'ils allaient s'éteindre aussi brutalement qu'ils m'avaient ébloui. »

Fin 1935. La tension politique en France ne cesse de s'aggraver, et la menace monte à l'extérieur. Mais, à dix-huit ans, qui n'est pas travaillé par ses tourments intimes plus que par l'actualité politique ? En la personne d'un de ses camarades de classe préparatoire, Robin découvre que l'amitié est un des noms de l'amour, autrement dit de l'inquiétude. Conrad est la séduction même et l'énigme incarnée.

En avril 1936, tandis que l'Histoire se précipite, tous les deux vont skier dans un vieux et pauvre village du nom de Val-d'Isère. Une jeune fille curieusement seule les attire l'un et l'autre. Ils vont être marqués à vie par cette rencontre.

« Un petit joyau romanesque. »

Astrid de Larminat, *Le Figaro littéraire*

folio

folio-lesite.fr



Nuit sur la neige
Laurence Cossé

Cette édition électronique du livre
Nuit sur la neige de Laurence Cossé
a été réalisée le 24 janvier 2020
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072873959 - Numéro d'édition : 360436).
Code Sodis : U30174 - ISBN : 9782072873980.
Numéro d'édition : 360439.